

Le bébé d'à côté

Ma maison a perdu toute sa valeur !

Une moitié vit dans l'ombre. Je laisse fermés les volets du côté gauche pour me cacher la vue depuis que ces Roms sont venus s'installer juste à côté dans leurs cabanes pourries avec des tôles, des bâches, des planches, de vieilles toiles cirées ... ma maison ne vaut plus un clou. Des clous, ils en ont partout pour tenter de retenir leurs planches moisies qui s'effritent. Tout de bric et de broc, de la saleté, de la puanteur, du bruit, de la musique à fond, des cris, de la boue partout. Bref l'horreur sous mes fenêtres ! La misère devant ma porte ! Ils ne pouvaient pas s'installer ailleurs, hors de ma vue !

Nous étions pourtant tranquilles avant, du temps où Simone était encore là. Toujours gaie, elle chantait quasi toute la journée, sautillait en descendant les escaliers. Ses pieds taquinaient les marches et créaient leur musique unique. Je l'aurais reconnue parmi des milliers de pas d'anonymes. A la fin, elle ne quittait plus notre chambre. Elle arrivait à peine à atteindre la fenêtre qui donnait encore sur le terrain abandonné aux herbes folles. Chaque année, des fleurs des champs venaient y élire domicile, rituellement au printemps, tels des oiseaux migrants revenus de leurs contrées lointaines. Les hirondelles n'étaient jamais très loin non plus. Elles s'installaient dans l'avancée du toit qui protège le perron, un recoin pour y blottir le nid de leurs petits. Des saletés tombaient sur les marches, une boue constructive, une boue protectrice pour leur progéniture à venir. Simone râlait un peu quand quotidiennement, parfois matin et après-midi, elle devait décrotter le ciment peint. Les tâches noirâtres sur l'ocre, elle ne supportait pas mais elle aimait les hirondelles, leur vol gracieux dans le ciel marseillais, couleur lavande provençale, horizon de notre bonheur. La lavande était aussi sa passion. Chaque année, elle décousait les petits sachets de tissu pour les vider et égrener les nouvelles tiges de grains séchés, parfumés et gorgés de la vigueur du soleil.

Depuis que je suis seul, les saletés s'accumulent sur le perron comme la peine dans mon cœur, les hirondelles en profitent. Elles peuvent batifoler une semaine durant, sans que je vienne perturber leur ballet besogneux.

J'ai mal partout. Ouvrir et fermer les volets est une souffrance comme balayer, frotter, s'asseoir, se lever. Je ralentis de jour en jour. La poussière se dépose lentement sur moi.

La maison est silencieuse. Seuls mes chaussons qui traînent sur le carrelage font vibrer l'air d'un chuintement irrégulier. Je m'arrête, je repars, je m'appuie sur le mur avant d'atteindre un fauteuil. Et le silence me reprend.

Mon prénom s'est éteint.

Plus de « Joseph, peux-tu venir m'aider ? » « Joseph, as-tu rangé les poubelles ? » « Joseph, tu viens au marché avec moi ? » « Tu es où, au premier ? »

Des questions sans intérêt apparent. Mais ces questions me donnaient vie.

Depuis ce treize janvier, où Simone a osé partir sans moi, sans même me demander l'autorisation, un vendredi - pourtant je n'ai jamais été superstitieux - je ne suis plus rien. Pour qui ai-je encore de la valeur ?

- M'sieur, m'sieur, vite, vite, bébé très mal.

Qui m'appelle ? Qui ose me déranger pendant ma sieste ? Il fait si chaud, mon fauteuil est trempé de sueur.

Qui est cette jeune femme dans mon salon ?

Quel sans gêne ! On n'est plus chez soi. Ils se permettent vraiment tout !

J'imagine qu'elle sort des taudis d'à côté !

Si maintenant je dois me barricader pour être au calme, c'est un comble. Et si ça se trouve, elle vient pour me voler ?

- M'sieur, m'sieur, s'cusez téléphone plus batterie, bébé mal, très mal, si vous plait, téléphonez SAMU, pompiers ?

En plus, elle ne sait même pas parler français.

- C'est quoi cette embrouille ?

Visiblement, elle ne comprend pas.

Son regard affolé et sincère ne me laisse guère le choix.

- Vite, vite. Mourir.

J'appelle les secours.

- Oui, c'est une urgence ! Une adresse ?

Je donne la mienne, ce sera plus simple.

La jeune femme me tire par le bras jusque chez elle. Je débarque devant le bébé, une loque dans de beaux vêtements bien propres. Il a l'air vraiment très mal. Rouge écrevisse, une respiration de vieillard après un marathon, un regard vitreux.

Les pompiers arrivent rapidement.

- Il était temps !

Le bébé, mis sous assistance respiratoire, disparaît dans le camion avec sa mère.

Je reste seul. J'entends encore la sirène. Je ne bouge pas, statufié sur le sol de terre battue, sèche et craquelant sous les pas.

Pas de boue l'été. La chaleur écrasante est impossible à évacuer. Elle s'accumule, prisonnière d'une étuve. Sous les tôles, c'est insupportable. Une forge pour mouler la misère.

Je prends le temps d'inspecter. Tout est impeccable. La table, le lit du bébé, les caisses qui servent d'étagères, les chaises de récupération, repeintes et clinquantes, pas un grain de poussière pour ternir l'éclat de cet intérieur nickel.

Les hommes ne sont pas là. Ils travaillent à chiner, à trier, à mendier... Ils sont jeunes, actifs, pas le temps de traîner, de faire la sieste.

Moi, Joseph, je suis vieux, je n'ai plus rien à faire. Je somnole tous les après-midis, ce qui m'empêche de m'endormir le soir. Finalement, ce n'est peut-être pas la musique qui me gêne chaque nuit !

Pas de superflu dans la cabane, des lampes électriques posées sur une caisse, à côté des allumettes et du réchaud. En dessous, la bouteille de gaz cachée par un petit rideau. Un gant tout propre sèche sur le rebord d'une cuvette posée sur un tas de caisses. Le bidon d'eau est sur la gauche. Pas d'électricité, pas de gaz, pas d'eau courante mais tout est là bien organisé dans le minuscule espace. La cuvette rouge ressemble à celle de mon enfance quand nous allions dans notre

maison du village abandonné. Nous y passions l'été, c'était magique. Les énormes chandeliers éclairaient la nuit, nous allions remplir nos bidons à la source. A l'époque, pas de téléphone portable, pas d'ordinateur donc pas de problème de branchements. C'était un bonheur de se laver en économisant l'eau de la cuvette les jours d'orage. Tous les autres jours, nous nous douchions dans une yourte salle de bains, construite de nos mains, avec de l'eau qui chauffait au soleil dans des cubis que nos parents et leurs amis vidaient de leur vin, avec beaucoup de bonheur, autour de grandes tablées. Voilà bien longtemps que je n'ai pas pensé à ces étés en pleine nature. La liberté pour nous, les trois enfants, dans la garrigue qui nous entourait. Cette cuvette rouge agit tel un révélateur en ravivant mes souvenirs. Elle contient mon passé, mais elle m'ouvre à nouveau du futur. En effet, la dernière fois que je me suis promené dans un magasin de bricolage, pour occuper l'un de mes dimanches de solitude, j'ai découvert la nouvelle mode salle de bains : sur un meuble, poser une sorte de cuvette en guise de lavabo. Je vais changer le mien.

Traditionnelle et moderne, la cuvette rouge trône dans le silence.

Tout à coup, je me sens indiscret à observer tous les recoins de cette cabane. Qui m'aurait dit qu'un jour j'y aurais mis les pieds ?

Que devient le bébé ?

Depuis, de ma fenêtre, je scrute les allées et venues dans le campement. Pas de musique ce soir, aucun bruit. Je pourrais être content, dormir tranquille.

Le film ne m'intéresse pas. J'ai baissé le son pour rester à l'écoute du voisinage.

Une musique me réveille à trois heures du matin, un concert de jazz a remplacé le film que je regardais. J'ai mal partout à m'être endormi dans mon fauteuil. J'éteins la télévision pour aller me coucher mais je ne peux pas m'empêcher de me diriger vers la fenêtre. Pas un bruit, la pleine lune inonde le terrain où rien ne bouge.

Dans mon lit, le silence m'empêche de dormir. Sont-ils rentrés ? La femme est-elle revenue avec son bébé ? Est-ce un silence de mort ?

Je pense à Simone, à ce qu'elle aurait pu dire, à ce qu'elle aurait pu faire, elle me manque terriblement. Certains jours, je ne parle à personne alors je me parle à moi-même, pour ne pas oublier les mots, pour garder l'habitude de donner mon avis. Sans contradicteur, c'est quand même beaucoup moins intéressant.

Parfois, nous nous opposons avec Simone. Des discussions sur la politique, la médecine, l'éducation... Jamais nous n'avons pu avoir d'enfants. Tant de médecins nous ont prescrit des traitements, mais à l'époque il n'y avait pas toutes les techniques de maintenant. Simone en a versé des larmes. Qu'aurait-elle fait avec ce bébé d'à côté ? Je ne connais même pas son nom. Il faut absolument que je me renseigne. Demain, j'irai demander s'il va mieux. Simone aurait fait pareil.

Je ferme les yeux, son visage sous mes paupières.

La nuit a été longue, cela faisait longtemps que je n'avais pas aussi bien dormi. Peut-être parce que j'avais un projet pour ma journée : prendre des nouvelles de mes voisins.

Le soleil est déjà haut. Contrairement à mes habitudes, j'ouvre en premier les volets qui donnent sur les cabanes. J'ai mal aux bras, les repousser me fait toujours souffrir, mais je n'hésite pas. La lumière envahit cette moitié de la maison.

Du linge sèche déjà sur les fils. La cuvette rouge a dû bien servir. Je tends l'oreille pour savoir si un bébé pleure. Rien.

Je m'habille rapidement, mais au moment de sortir, j'hésite. Est-ce que je peux aller les déranger ? Est-ce que j'ai le droit d'aller chez eux, comme ça, sans prévenir ? Les hommes ne seraient pas contents de savoir que je vais discuter avec leurs femmes. Ils doivent déjà être partis pour le travail.

Je suis là, habillé, prêt, et je ne sais plus quoi faire. Pourtant, avant de m'endormir, c'était simple : aller demander des nouvelles du bébé était mon projet.

J'ose enfin.

- Bébé, pas revenu.

Seules ses larmes, et son inutilité occupent son temps.

- Bébé va mieux, cet après-midi moi aller, dormir avec lui ce soir, là-bas. Pas possible encore, ce soir possible.
- Comment s'appelle-t-il ?
- Champion.
- Mais, c'est pas un prénom !

Elle ne répond pas, elle pleure. J'ai honte de ces mots que je n'ai pas pu retenir.

Je suis resté un peu à l'extérieur de la cabane, debout. Elle, assise sur sa chaise, immobile. Si mère, si désespérée, comme pourrait l'être aussi un père dont le bébé est en soins intensifs.

Je me sens impuissant.

- Voulez-vous que je vous emmène à l'hôpital en voiture ?

Surprise, elle accepte avec reconnaissance.

Devant l'hôpital, je n'ose pas lui proposer de l'accompagner. C'est trop intime. Elle, elle est sûre de pouvoir rester ce soir avec son bébé. Elle insiste : « je reste, vous, partez. »

La voiture est bien vide. Je vais faire un tour à la pointe Sud de Marseille, celle qui donne sur les Calanques, à l'opposé de chez moi qui suis côté campagne, à l'autre extrémité, vers ces quartiers Nord défigurés par l'architecture, des réserves de pauvres. La misère est la première violence. Le Sud ouvre sur la mer, le voyage, les beautés de la vie car le bleu du ciel et de la Méditerranée s'unissent pour libérer des espoirs, mais depuis des années, il engloutit aussi les espérances de milliers de migrants. Une autre violence. Le Nord, tout le monde en parle beaucoup, sans vraiment connaître, il ouvre aussi sur la campagne et les chemins de garrigues après avoir traversé les barres d'immeubles.

Me voilà à Callelongue, la mer pénètre dans la Calanque, la roche ocre s'élève dans le fond. Bien sûr, avec ma patte folle, il n'est pas question que j'emprunte le GR qui part vers la Calanque de Marseilleveyre, trop dangereux de monter et descendre sur la roche glissante, même quand elle brille, bien sèche sous le soleil. Je fais quelques pas sur la partie plate, qui part vers les Goudes, je m'arrêterai au pied du GR qui monte. Nous avons tant marché avec Simone. Je la retrouve à mes côtés.

Je retransverse tout Marseille, des kilomètres de ville qui change au fil des quartiers. Chez moi, personne ne m'attend. Je vais manger seul.

Le journal de 20h vient de commencer quand j'entends frapper à la porte.

- Je suis père de Champion. Il va bien. Ma femme, cette nuit avec bébé à l'hôpital, elle et lui rentrent demain. Merci beaucoup d'avoir emmené elle en voiture. Manger avec nous, maintenant.

- C'est très gentil mais j'ai déjà mangé.
- Demain soir ? Sûr, vous venez ?
- D'accord.

C'est la fête. Elle est revenue avec le bébé aux boucles bien brunes et au visage souriant.

Tout le monde est là. Un feu est allumé, bien entouré de pierres, surveillé en permanence, pour ne pas risquer un incendie si dévastateur dans nos contrées de sécheresse. Le feu de bois brûle sous un petit four. La viande cuite à l'étouffée entourée de légumes. Quand Marco est venu me chercher, il était tout sourire.

Le bébé est habillé avec un joli petit costume d'homme. On dirait presque un marié ! Marco est fier de son fils.

Les femmes ont de magnifiques robes à froufrous, toutes colorées. Elles chantent et dansent au rythme de la musique. Ils sont trois à jouer de la guitare.

Jamais, je n'aurais imaginé un jour me retrouver avec eux. Je n'entends pas de bruit, mais de la musique. Je n'entends pas des cris, mais des chants. Je ne suis pas au-dessus dans ma maison vide, mais avec eux, près du sol, au cœur d'une merveilleuse ambiance de fête dans l'odeur du feu de bois.

Voilà bien longtemps, que je n'ai pas aussi bien mangé.

Toute la nuit, nous discutons. Ils me parlent de leurs difficultés, des rejets quasi quotidiens, du mal qu'ils ont à réunir 200 euros, parfois pour un mois tout entier. Que d'efforts ils fournissent !

Je leur propose de venir charger leurs téléphones chez moi, de les transporter en voiture, de les aider à remplir des papiers, s'ils en ont besoin, il en faut tant maintenant pour obtenir si peu.

On ne pensait pas qu'on arriverait à se parler ainsi. Ce soir, tout est possible. Je les découvre, et ils comprennent aussi que je ne suis pas si terrible, pas toujours celui qui crie pour que le bruit cesse, celui qui ferme ses volets en râlant, celui qui passe sans dire bonjour...

On va se rendre service. Ils vont donner sens à mes journées.

Ma vie reprendra de la valeur !

Il faudrait changer tellement de choses. Je ne pourrai pas beaucoup mais si chacun grignotait, avec ses moyens, un petit bout de misère le monde irait déjà un peu mieux.

Marco me sourit, sa femme aussi.

Brigitte Aubonnet